

*Une nouvelle de Anne Michel***Baroud au désert, pendant le rêve**

On m'a dit : et si vous écriviez quelque chose sur ce que c'est que d'être une femme... J'ai répondu pourquoi pas puisque j'en suis une ? Je saurai qui dit vrai, qui triche, qui fabule, toutes les craques qu'on peut dire si on est là, dans le monde et parmi les autres.

Comme c'était bien payé en plus, que le chef m'a fait comprendre qu'il m'était impossible de refuser pour des motifs évidents, j'ai répondu : "Ça marche !" Du journalisme, décrire, communiquer l'existence des autres et de soi éventuellement, si l'on a vraiment rien d'autre à dire. L'écriture témoignage de l'humain, du vivant, du réel, ça me plaît. Sans enrubanner le propos, hein ? J'interviewe, j'interroge, j'ose les questions durailles, les questions pointues, alors là le travail devient intéressant, les gens se lâchent quoi. Surtout les femmes. Elles éprouvent le besoin de trouver des oreilles compatissantes, paraît-il. On les comprend ! C'est un drôle de boulot d'être femme à les entendre. D'accord, je suis un peu partisane du fait que j'en suis une. Mais pas tant que vous pourriez croire. Je veux dire, je ne suis pas si partisane que ça. Mon genre psychologique ce serait plutôt l'empirisme. Morale de l'efficacité. Vous voulez faire du bon journalisme social ? Pas trop de sentimentalisme, alors, pas trop de empathie surtout, plutôt des capacités sympathie objective si je peux oser l'expression. Écouter, comprendre mais pas pleurer ensemble, ça non. Dérisoire beauté de la compassion. Utilité de la rigueur, de la concentration, de l'évaluation des problèmes en présence, se demander qu'est-ce qui manque ici, qu'est-ce qu'elle pourrait faire cette fille pour se sortir du pétrin, qu'existe-t-il pour venir en aide, organismes privés, publics ? Se dessine comme un paysage humain très rétréci, très actuel, et alors sur ce sujet, livrer un pack éloquent, c'est

cela que je m'étais dit pour ce sujet en or, tu vas te défoncer. Au début, c'est ça que j'ai vu devant moi. Faut y aller, Bérangère, faut unifier cette cinquantaine d'interviews auprès de femmes de toute couche sociale et de toute origine. J'avais choisi un étalon, je veux dire un étalonnage, très large, Nord Sud jeunesse maturité vieillesse richesse aisance dénuement misère et là-dessus, on m'appelle. Mon texte est-il prêt ? Le rédacteur en chef s'impatiente, paraît-il, il voudrait insérer cet article dans le numéro de Noël, je ne sais pas pourquoi, ajoute sa secrétaire mais il y tient. Les femmes n'ont rien d'une dinde pourtant, fait-elle en ricanant, et de raccrocher après m'avoir souhaité bon courage. Il restait une semaine pour boucler le numéro. Je revenais juste des Hébrides où j'avais été reçue par une élue locale responsable de l'écologie. Je n'avais pas même écouté la moitié de mes enregistrements. J'avais deux cents bobines dans mon salon. Et basta, me suis-je dit, je vais me balancer dans ce déroulé existentiel. Un peu d'exaltation ne nuit pas à la presse. Ce n'est pas dans ma nature d'hésiter, pas de panique, tu peux gérer cet article, ma fille ! Ne restait plus qu'à me balancer dans le vertige en question. Je me souvenais parfaitement de toutes ces filles qui m'avaient consacré des heures d'entretien. J'avais fait des photos, cinquante par tranche d'âge, cinquante par pays, quarante pour les grandes capitales et soixante-dix rien que pour Shanghai parce que j'adore le type asiatique. Le rédacteur aurait souhaité un choix plus fantaisiste, ça signifiait plus de jeunes et plus de nénés mais je n'avais pas voulu tomber dans le piège et je n'ai pas cédé, je ne veux pas participer à cette ségrégation des tranches sexy ou pas bankables, je trouvais ça carrément ringard. Une star du cinoche c'est une femme, une vieille poule c'est une femme, une ado délinquante, un laideron, une grue c'est encore une femme. Et même si c'est un ange qui vous ouvre la porte, ça reste qu'une femme. C'était à peu de choses près l'intitulé de l'article que je devais rendre, *Rien qu'une Femme*. Le rédacteur en chef avait demandé à ses collaborateurs de plancher sur le problème de savoir si on mettait un point d'interrogation à la fin de ce titre, ou non... Femme ? ou Femme, répétait-il, il y

a une infime différence mais elle vaut que vous y réfléchissiez-y, les gars. Il craignait le Bureau d'Investigation du Ministère de la Discrimination Sexiste.

C'est dans cette conjoncture de précipitation et d'ambivalence de ponctuation que j'ai trouvé la solution à mon problème. Je devais écouter mes deux cents cassettes d'enregistrement d'ici quatre jours, m'en imprégner, passer les clichés en boucle sur mon grand écran et après on verrait. Trois jours, ça se négociait avec de pleins pots de café bien noir et un whisky tassé pour tenir la nuit. C'est peu de dire que je me suis imbibée. Je tenais plus debout que je les voyais encore défiler les uns après les autres, ces visages qui me regardaient, m'interpellaient, me défiaient, me plantaient un couteau en plein coeur. J'en étais gorgée des yeux, des nez, des bouches de femmes. Au bout de deux jours ce ne sont plus des femmes que j'ai vues, mais seulement de la tristesse, de la douleur, de l'inquiétude étalées à grands coups de pinceau sur mon mur. Leur désarroi suintait de chaque pore d'espace du salon.

Au bout des quatre jours, j'avais ingurgité une part du monde. Je n'avais aucune idée de ce que je pourrais écrire qui soit assez plausible, assez juste et assez vrai sans être un véritable jeu de massacre de la société. C'était du pathos limite les Evangiles, mon sujet, cela ne faisait pas un pli ! Oh et puis merde, je me suis dit, maintenant Béragère un peu de couilles au cul, tu peux y aller, de toute façon, qui croira toutes les horreurs que tu as dénichées ? On allait tenter de les forcer à regarder froidement les choses en face. C'est les femmes, ça ? C'est ça, le monde ? Et toi, Paulo (ou n'importe quel moustachu d'autre, tu vis dans ce pâté-là et tu l'avais encore pas vu ? Pas compris ?) La réponse était dans mes cassettes, la réalité s'étalait partout sur mes photos, la flaque intégrale. Ah, me suis-je dit d'un coup, je prends pas la tangente ! Et pendant les trois jours qui restaient j'ai pissé ma copie. Cela vint comme ça, comme on lit les témoignages des écrivains qui

bénéficient de l'inspiration. "Tu t'assieds, tu branches l'ordinateur, tu embrayes côté cerveau et ça vient."

Les choses, elles accouraient comme un chien qu'on siffle. J'avais écrit d'un jet, empoigné mon fameux vertige existentiel. Cela signifiait pour moi, psychologiquement, que j'avais absorbé les femmes et les avais compressées, *mechanical compress*, en un bloc femme, comme César opérait pour les voitures, le sculpteur, pas celui de la guerre des Gaules. J'ai imprimé mon scratch direct sans le relire et puis j'ai appelé le Journal pour qu'ils m'envoient un coursier. J'avais commencé mon article par le premier interview que j'avais réalisé. Laisse déboulé prompto la première interviewée donc, celle qui avait craqué un jour comme les autres en essayant de s'enfermer dans une bouteille géante. Recta, c'est ce qu'elle a raconté et ajouté " J'ai presque réussi. Je suis aveugle ".

Craché mon texte franco, sans souci d'élégance, et le voilà :

Cette région de monts, de plaines, toujours la même. Surface bleue et limpide de l'océan et ma vie par en-dessous. L'humiliation d'être cet humain, pire une humaine, dotée d'un instrument invisible qui tente de percer les nuages qui déambulent au-dessus du monde afin de saisir le soleil, le vrai, l'ancien pas celui qui nous crême la peau mais celui qui bronzait mes bras de jeune fille sur la plage, et sans que la vague soit bourrée de saloperies. A quoi servirait d'entrer dans ce soleil ? interrogeait ma première interviewée, c'est ce que vous pourriez vous demander, hein ? Qu'est-ce que ça m'aurait apporté de flotter dans le coeur des nuages et de voir l'univers à travers leur bouillabaisse ? Et quoi d'autre à propos de ce masque de bonne femme que le hasard, on pourrait aussi bien parler de malchance, m'a collé sur les os, ce que vous voyez là, qu'est-ce que ça veut dire être femme ? Moi, je réponds en aparté, il n'y a qu'à regarder les Vénus Hottentotes pour voir dans quel état d'esprit les hommes sont à notre propos. J'en ai entendu pas mal là où je travaillais, avant d'être journaliste.

– Dites-donc, les gars, je sais pas d'où elle sort, cette fille elle est sacrément carrossée, hein ?

– Elle sort comme toi d'un trou du cul, fiston, t'en fais pas une carotte magique ! C'est ce qui se disait dans ma bourgade, pimpante balustrade et pots de géraniums tout le long de la rivière avec les intestins du cochon exposés en vitrine du charcutier. Drugstore pour Tous, du genre Fusils & Cie avec un tour festif au bordel. Etait-il question d'avoir un esprit dans le carosse ? On ne le m'a jamais proposé en tout cas pour compenser les désagréments d'être femme, restons polie. Les gars, y a-t-il une partie de ma carcasse que vous pourriez considérer comme pas consommable ? Signé : Votre truie. Et au cas où il serait question de me fêter Noël, y aurait-il quelque part dans le magasin *ad hoc*, un volatile à moteur qui me permettrait de décoller de ce trou perdu, ma ville natale, ma patrie, ma poubelle, celle où j'ai râclé les merdes des cows-boys du coin ?

Ma femme c'est comme un chien pour moi, dit un homme à ses copains en descendant la rue Scolope.

J'imaginai son vécu à cette femme. Je lui torchai ce sacré discours. Je savais bien que je restais une pimbêche de journaliste qui trace son article pour Paulo, mon rédacteur en chef. Par moments, j'avais envie de tout arrêter. Cette confiance qu'ont les femmes quand on s'intéresse à leurs petites expériences, cette satanée crédulité. Que lui rapporterait que je couche ici sur le papier, sa vie de désillusions toute entière ? J'ai tenu bon pourtant, j'ai voulu qu'on sillonne son cerveau. Je l'écoutais parler, à la fin, sans plus poser de questions. De sa voix fine, par petites tranches de phrases régulières. Elle aurait rêvé pour chez elle, d'un endroit où je pourrais me laver les mains, disait-elle presque en riant, et éventuellement les ailes, c'est ce que j'ai pensé, moi, dans un lavabo en terre

bleue. Elle avait ajouté, j'ai lu quelque part que ça existait, c'est vrai, vous qu'êtes à la ville ?

Je revoyais encore son regard fixé sur moi, l'absence, le manque, la détresse se tenant près d'elle comme une ombre qui la recouvrait, absence de tout, de respect, de soins, de bouffe, de contacts, de vêtements, ah, ma bouteille en verre, s'est-elle empressée de me rassurer, ce n'est pas ce que vous croyez, pas d'alcool, ça j'en ai pas besoin là où j'avance, ce noir c'est pas si cruel que vous pensez, c'est comme une grande java sans fin et au moins c'est propre ! On change de monde, vous savez, on est plusieurs personnes dans une vie, le tout c'est d'en coincer une et de s'y tenir. Vous reviendrez me voir ?

J'ai donc commencé mon article par cette aveugle qui avait bossé quarante-cinq ans au Service de Nettoyement des LPM, latrines publiques municipales. De quoi lui assurer un logement insalubre dans le quartier de la Ceinture. Mais où son histoire de bouteille ne fait rire personne dans la mesure où tous les habitants du coin sont aveugles. Cela paraît exagéré, rocambolesque, c'est pourtant exact ! J'ai vérifié. La bouteille, j'ai compris pourquoi, plus tard.

Bref, après avoir écrit tout un pataquès sur cette femme dans la misère et solitaire dans son noir qu'elle ne trouvait pas si cruel que ça, j'ai dérapé, c'est sans doute vrai. J'ai voulu écrire pour elle et tout ce qu'elle avait enduré. Pour lui construire une bouteille virtuelle en quelque sorte, me suis plantée, je reconnais. Au risque que mon article paraisse extravagant, folklo, débilitant et fonce de drogue ! Ces histoires de femmes, parfois, ça vous ravage. Donc, j'ai rien relu et j'ai poursuivi mon article titré *Rien que femme* en espérant que ce rythme un peu sauvage, comme ça, et ces mots qui titubaient en racontant sa route de vieille aveugle, traduiraient ce qu'elle avait dégommé, mais aussi tout ce qu'elle avait su malgré tout apporter, faire sonner de petites cloches de lumière dans la vie de copines moins délabrées qu'elle, ou plus, d'ailleurs.

Qui sait jusqu'on on peut descendre, nous les côtelettes d'Adam ? En me quittant, elle avait grimaçé un drôle de sourire ravalé, puis s'était éloignée et alors, elle avait l'air d'un vieux cow-boy en jupon, sa serpe de jardinage à la ceinture, zigzaguant sur le chemin à peine empierré, dans l'odeur des buissons d'herbes et d'Enjelovia jaunes d'or, plein caisson de fleurs pour son apparition dans *Rien qu'une Femme*.

Je ne sais plus trop par laquelle j'ai continué l'article, s'il s'agissait de la tenancière de bistrot au fond du terroir à touristes, celle qui réélisait chaque année pour maire un type mort depuis des siècles, ou d'autres que j'avais interviewées ou bien si c'était mézigue profond qui remontait de toutes ces années de pénitence et de continence de couic de mon besoin d'affection et même pour faire plus vrai, de couac de mes pulsions sexuelles. Un moi tout à coup furax qui aurait voulu cogner dans la masse et à tous leurs poncifs et préjugés, explosait à la surface de ma peau, entre larmes et rigolade pour venir cracher ne serait-ce qu'un récit glauque et banal de ce que j'avais vécu, encaissé en propre ou vu de mes propres yeux, ou bien lu et entendu, après tout moi aussi je suis une femme. La résilience du docteur Cyrulnik, ça a un temps.

Parfois, j'imagine cet acte de prendre une fourche et de piquer les astres et je ris car ce serait comme Neptune plantant son trident dans une huître et la brandissant sous le nez de Jupiter en s'écriant : "Père, regardez mon butin " ! Je ris de ce qui dedans a déjà beaucoup pleuré et se brise, je ris dans la mer qui ne voudrait même plus m'emporter pour décorer le jardin de sa petite sirène, je biberonne aux eaux qui ruissellent loin de moi, je ris à grandes rasades de ce lait de l'amour dans le vide qui s'échappe en hennissant des livres et des films, de ces garces qui brûlent les planches de la fiction pour trébucher brutalement contre la planche d'un cercueil pourri quand la vieillesse leur colle aux tripes.

Je suis l'inverse de *l'Homme qui Rit* avec le bas de son visage balafré, ouvert à la hache d'un rire indécent, moi c'est en bas du corps que j'ai été fendue. Une des filles me l'avait rappelée cette vieille chanson, nous sommes les crapauds haïs par les hommes, ça serait pas nous les crapauds, par hasard ? Elle avait rigolé en essuyant ses mains à son tablier, "Vous la connaissiez pas, celle-là ? Qui se prend pour une de ces bestioles aux yeux dorés ? " Si, si, les paroles me revenaient, sur le coup. Nous sommes les crapauds haïs par les hommes/ nous troublons leurs sommes de nos tristes chants...

Tristes nous aussi, vos soeurs, nous sommes haïs par les mêmes. Je ris grenouille sur talons aiguilles, barbouillée de rouge à lèvres écarlate, l'ovaire me tient au ventre pour fabriquer ses oeufs, le sperme me talonne pour les récupérer. Des centaines d'yeux moqueurs dans la ville se sont toqués de mes magnifiques seins, plein les mains ils ont hurlé de rire dans la taverne, avec leurs doigts poisseux qui sortaient des billets et les agitaient comme de petits étendards maléfiques, j'ai cru avoir séduit la jungle entière mais c'est Tarzan le modèle, pas Jane.

Etc.

Celles qui clament je suis ici, tout juste accolée à la vie, née d'une espèce répliquante, mise au biberon de la reproduction qui pisse son goutte à goutte dans ce souk de la société, celles qui sanglotent je ne suis pas aimée, je ne suis pas élue, je ne suis pas "comprise", non pas au sens de "écoutée" intellectuellement, mais à celui de "partageant le monde" avec eux, les hommes, ces descendants inefficaces de la chasse au mammouth, qu'est-ce qui m'attend au coin du bois ? Le grand Pénis ! On croit qu'on parle, qu'on écrit, qu'on chante et qu'on philosophe, nous les femmes. Pas du tout. On cancanne, on balbutie, on braille et on baragouine.

Alors, je crie, mais qu'est-ce qu'elles leur ont donc fait les femmes ? (Le Druide se lève), son front enturbanné de lierre, " Attention ! Confonds pas tes

fantasmes avec la vérité. Les hommes te haïssent pas, ils te protègent de tes débordements émotionnels, de ta fragilité, de ta structure mat..." Je lui coupe le sifflet, tu parles, ils se protègent de la concurrence au boulot !

Je crie adossée à ce mur plâtré construit pour les femmes, la grande Muraille d'épines, le vertigineux Miroir aux alouettes où nos yeux ne voient plus que de vastes trous noirs qui hallucinent, ce mascara gluant bavant le long des joues qui pleurent, comme ça m'est arrivé et même pour quelques-unes, l'opération Kamikaze par amour, est-ce humain de périr là où on devrait vivre ?

Parfois, je devais tendre l'oreille pour saisir le sens des mots que ces suicidées ratées déversaient tout contre mon tympan, pourtant aux aguets, mais je ne distinguais plus qu'un halètement de bête qui grattait à la surface, opaque en vérité, du miroir, croyant qu'il s'agissait d'une porte.

Quand j'ai fini ce délirium papier, j'étais en nage. Deux heures du matin, déjà ? Fallait faire vite, faudrait se grouiller, la Pinochietta, me répétait toujours Paulo. J'ai mal dormi, tous ces chuintements dans le désert de la femme, *Rien qu'une Femme*. Qui était le salopard qui avait trouvé ce titre pour une revue à grand tirage ? Aux aurores, j'ai envoyé mon article. Sans le relire.

Paulo, le rédac' en chef, m'a appelée dans l'après-midi. Il a dit que si j'avais des problèmes pour écrire mon texte, il pouvait m'envoyer quelqu'un pour me filer un coup de main. Un stagiaire était arrivé la semaine dernière. Déstabilisée, j'ai dit :

- Mon texte ? Mais je te l'ai envoyé ce matin, par coursier.
- Ma cocotte, j'ai les photos, pas le texte !
- Les photos et le texte dans deux enveloppes séparées, en papier kraft, une grande, une petite.
- Non, je t'assure, il y avait bien les photos dans la grande enveloppe, ça oui, je les ai visionnés à l'heure du déjeuner, ça marche, elles sont sympas. Dans

l'autre enveloppe, pas d'article, Bérangère, seulement un texte de poésie hermétique, j'ai cru reconnaître le style de Denis Seguarida dans les années 70. On dit qu'il s'est beaucoup shooté en compagnie de Burroughs.

J'ai dégluti très fort.

- Paulo... c'est ça mon article.

Il y a eu un silence. J'entendais sa respiration, une petite gratouille, puis :

- Je comprends pas, Bérangère. Tu veux que je passe ça dans la revue ?

J'ai eu envie de pleurer tout d'un coup. Je savais bien que je m'étais fait du cinéma, que ma prose, celle qui dit vrai, qui dit : c'est moi, ne passerait pas. L'aveugle, là-bas, m'avait saisie par la manche. "Vous reviendrez me voir ? "

Bérangère, t'écrase pas maintenant ! Pense à que dalle. Fonce. J'ai entendu ma voix qui sortait comme d'un trombone en forme de spirale.

- Oui. Tu peux le mettre en petit si tu préfères et les photos en grand.

Paulo a soupiré.

- Je vais voir comment arranger ça. Mais c'est vraiment parce que c'est toi, tu sais.

- Oh ! Et puis c'est Noël ! ai-je lancé.